Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (1995)

Heft: 70

Artikel: L'Ambassade de Suisse à Paris

Autor: Jonneret, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847860

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

chronique

L'Ambassade

de Suisse à Paris

Le «Guide Parisien» d'Adolphe Joanne, dans ses éditions du temps où régnait notre illustre compatriote Louis-Napoléon Bonaparte, mentionne, parmi les hôtels particuliers les plus remarquables de la capitale, l'hôtel Besenval, situé au Faubourg St Germain, rue de Grenelle, n° 142. Cette maison abrite, on le sait, l'Ambassade de Suisse en France depuis 1939 et l'on peut se demander comment un pays aussi démocratique et très volontairement détaché des ors et lambris comme la Confédération Suisse a pu choisir pour sa représentation en France un endroit aussi prestigieux dont la cour pavée sent le carrosse, les salons, la perruque poudrée et le jardin les dames de Watteau.

par Pierre Jonneret

☛ C'EST TRES CERTAINEMENT qu'il convenait de rappeler que notre modeste pays, dont les Conseillers fédéraux aimaient prendre le tram, avait joué en France, aux armées surtout et parfois à la Cour, un rôle éminent pendant près de quatre siècles. L'hôtel Chanac de Pompadour, plus tard la demeure du Baron Pierre-Victor de Besenval-Brunstatt, Lieutenant-Général des Armées du Roi sous Louis XV et Louis XVI, Grand Croix de l'Ordre de Saint-Louis et Commandant des Armées de l'Intérieur en 1789, Inspecteur-Général des Gardes Suisses et Grisons, et malgré tout citoyen et bourgeois de la République de Soleure, cet hôtel ne pouvait que devenir le siège de notre représentation après que cette dernière eut erré en immeubles assez ordinaires des Champs-Elysées à l'avenue Hoche en passant par le IXème arrondissement et la rue de Marignan, au 15 bis précisément, ce qui ne s'invente pas !

Entre cour et jardin, pratiquement à l'angle de la place des Invalides, jouxtant l'hôtel de Noirmoutiers qui fut la résidence du Maréchal Foch, la folie de M. de Besenval est une des plus raffinées et des plus authentiques Ambassades de Paris, ceci par son cadre et le charme de son aménagement intérieur. On peut admirer les enfilades de l'Ambassade des USA, être impressionné par le caractère Elysée-Buckingham de celle de Sa Gracieuse Majesté, apprécier le côté palais romain de la mission italienne, mais l'Ambassade de Suisse est assez unique dans la mesure où elle a à la fois une maison intime, un musée privé et un petit palais.

L'abbé Pierre Chanac de Pompadour avait fait construire l'hôtel en 1704-1705, au milieu des jardins, vergers et potagers de ce lieu assez champêtre où s'élevaient peu à peu de belles demeures, disputant le sol aux communautés religieuses. Plus loin c'était la barrière de Paris avec les villages de Vaugirard et Grenelle. L'abbé confia les plans de sa maison à l'architecte à la mode, Delamaire, dont on se disputait les services et qui venait de terminer, dans le Marais, les hôtels de Soubise et de Rohan, l'un et l'autre aujourd'hui le siège des Archives nationales. L'hôtel de Pompadour était en fait un pavillon des jardins, construit de plain-pied et sans étage, simplement flanqué de bâtiments de service et d'écuries. A la mort de l'abbé, il passa en diverses mains dont celles de l'Evêque de Rennes.

Besenval a dépassé la quarantaine quand il en devient locataire puis le propriétaire en 1767. Il est fort riche. Son grand-père Martin Besenval, venu du Val d'Aoste pour faire fortune en Suisse - notamment dans le monopole du sel - avait rapidement réuni à Soleure des biens importants, ceci en moins de dix ans. Elu au Grand Conseil de Soleure en 1636, l'ancêtre Martin est envoyé à Lugano comme Ambassadeur de la République des bords de l'Aar. Il acquiert une seigneurie en Suisse et deux en Alsace, dont l'une confère le titre de Baron. Par mariage il s'allie aux bonnes familles de Soleure et de Bâle et peut racheter ainsi

la moitié d'une compagnie de Gardes Suisses auprès du Roi Soleil qui appartenait à son beau-frère, René Schwaller.

Il a deux fils dont l'un tombe à vingt ans aux côtés du colonel Sury à la bataille du siège d'Arras, hécatombe illustrée par Rostand dans «Cyrano de Bergerac». Martin Besenval envoie son second fils, Jean-Victor I, remplacer son frère. Le jeune capitaine a 16 ans. Plus heureux que son aîné, il échappe à tous les dangers et se couvre de gloire à Dunkerque, mais en 1660, Louis XIV, ayant signé la paix des Pyrénées, licencie une partie des compagnies suisses. Jean-Victor I revient à Soleure, se fait élire au Grand Conseil par l'honorable Corporation des Bateliers, épouse la fille de son compagnon d'armes, Jacques Sury, et assied ainsi l'accès des Besenval à la gentry du lieu et d'ailleurs, dont son père avait commencé l'exercice. Il se livre désormais uniquement aux affaires familiales, qu'il développe sur toute l'Europe, ainsi qu'à la politique. Eliminant peu à peu les bourgeois, il contribue à concentrer le pouvoir à Soleure entre les mains d'une petite oligarchie. Par ailleurs, il maintient des liens étroits avec Versailles et dirige le «parti français» à la Diète helvétique. Dans la foulée il construit son «petit Versailles» au bord de l'Aar et, un peu à la campagne, sur les hauteurs, le vaste château de Waldegg aux terrasses à la française et dont certains des meubles sont maintenant rue de Grenelle.

«Près la barrière de Grenelle
Un prélat par dévotion
D'une manière
agréable et nouvelle
Avait embelli sa maison...
Amenez Besenval
Et sans plus de remise...
Installez-le de votre mieux
Au lit d'un père de l'Eglise»

Marquis de Sancé, 1764

Toutefois Louis XIV a de nouveau besoin de troupes fraîches. Voilà donc le fils de Jean-Victor I, Jean-Victor II, capitaine aux Gardes Suisses à 19 ans et colonel à 30. Toute sa carrière se fera en France et Louis XIV le nommera en 1707, Ambassadeur auprès de Charles XII de Suède. La chose était fréquente à l'époque de nommer Ambassadeurs des étrangers et Jean-Victor II n'en perdit point son siège au Grand Conseil soleurois. Ambassadeur en Pologne à partir de 1713, il y épousera la Comtesse Bielinska, veuve du Prince Potocki, et fille du Grand-Maréchal de la Couronne. Après le mariage de Louis XV avec la fille du Roi Stanislas Leczinski, les Besenval deviennent cousins par alliance du Bien-Aimé ! Ainsi fortunes se font.

Pierre-Victor, l'homme de la rue de Grenelle, naît à Waldegg en 1721. A dix ans il revêt pour la première fois l'uniforme rouge, blanc et argent des cadets des Gardes Suisses. Sa carrière militaire est fulgurante. Capitaine à 17 ans, on le voit à Tournay, Fontenoy, Rocoux, Maestricht et Lawfeld sous le Maréchal de Saxe. Ses compagnons s'appelaient Broglie et Ségur. Il se tira indemne de ces multiples batailles au milieu des régiments suisses dont il allait devenir l'inspecteur général : Bettens, Gottraux, Diesbach, Boccard, Courten, Erlach, Monnin, Joffroy et d'autres encore étaient leur nom. Après la paix sans suite d'Aix-la-Chapelle, il fallut regarnir les rangs décimés des Suisses et Besenval s'y employa habilement. Après quelques semaines, Louis XV put se faire présenter par le Colonel de Zurlauben, les 2800 hommes de la Garde suisse dont les plus petits mesuraient 1m85. Les hommes de 2m de haut n'y étaient pas rares.

Frotté à un tel milieu, Pierre-Victor eut tôt fait de développer de multiples talents, y compris celui de séducteur. Il était beau d'une façon insolente, avec de grands yeux en amande que lui valait peut-être sa mère polonaise et l'on peut en juger, rue de Grenelle, par le portrait (copie d'époque) peint par Nattier en 1746. Ses aventures ne se comptaient pas. Ecrivain, auteur d'une série de contes, dont le «Spleen» et «les Amants soldats», il laissera également ses mémoires qui sont un passage absolu de l'histoire du règne de Louis XV. Mais il est aussi un amateur d'art, réunissant une prestigieuse collection rue de Grenelle, malheureusement dispersée aujourd'hui. Ses relations avec l'épouse du Marquis de Ségur, son ami, dont il eut un fils le Vicomte Joseph-Alexandre, sont célèbres. A l'époque, telles liaisons n'avaient rien de critiquable, mais faisaient partie de l'ordre des choses et illustraient ceux qui en étaient les auteurs. Homme de cour, Besenval le devient à l'avènement de Louis XVI. Ami de la Reine, il la met en garde contre les faiblesses de son mari, dont il reconnaît toutes les qualités morales.

Mais revenons à l'hôtel. Besenval a besoin d'espace pour loger ses collections et pour recevoir ses amis. Il rehausse la maison d'un étage et d'un toit à la Mansard, remplaçant la terrasse à balustres et vases médicis qui couvrait l'immeuble du temps de l'abbé de Pompadour. Esthète et amant, il multiplie les endroits intimes, notamment de fort belles cheminées et un charmant boudoir, il transforme le jardin à la française en un petit parc anglais. Mais surtout il obtient de Brongniard, l'ar-

chitecte de la Bourse, et de Clodion qu'ils construisent en sous-sol un nymphée, en d'autres termes une piscine à usage ludique, célébrant la beauté féminine. Il n'en reste aujourd'hui qu'une plaque rappelant la chose, les sculptures de Clodion et ses bas-reliefs étant au Louvre. On notera toutefois que l'auteur de la chaudière était un M. Bétout, mentionné sur la plaque, tout comme MM. Brongniard et Clodion.

A peu de choses près - les bâtiments sur cour - l'hôtel est aujourd'hui à peu près ce qu'il était au temps de Besenval. Un mur concave et une porte monumentale flanquée de colonnes composites l'isolent de la rue de Grenelle. On pénètre par trois marches dans un vaste vestibule dallé de pierres blanches à cabochons noirs où sont, du sol au plafond, de chaudes boiseries de style Régence, en leur ton naturel. Le portrait du Colonel Pfyffer d'Althishausen y fait face à ceux de Necker et de sa fille, Germaine de Staël. Puis c'est le premier salon d'une enfilade de six pièces, donnant sur les jardins.

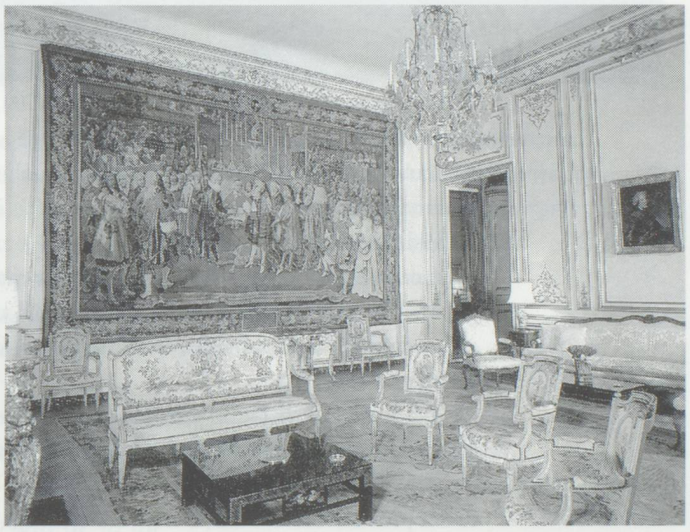
En face un salon carré, dit Salon des perroquets en raison des trumeaux qui l'ornent et reproduisent, à la manière exotique de l'époque, de luxuriants oiseaux parleurs sur perchoirs et cerceaux. Les boiseries sont simples, ornées de filets dorés à la feuille et sans doute postérieures à la construction de l'hôtel. Trois portes-fenêtres, dont deux en angle, ouvrent sur le jardin. Le mobilier, très accueillant, est de style Régence, en bois naturel. A gauche du salon des perroquets, deux pièces se suivent, un salon dit des Ministres, très décoré, s'agissant des boiseries, avec des trumeaux en grisaille, et toujours des meubles Régence, mais à la céruse et à l'or, puis ensuite, toujours très orné, un cabinet où Besenval devait recevoir ses belles amies.

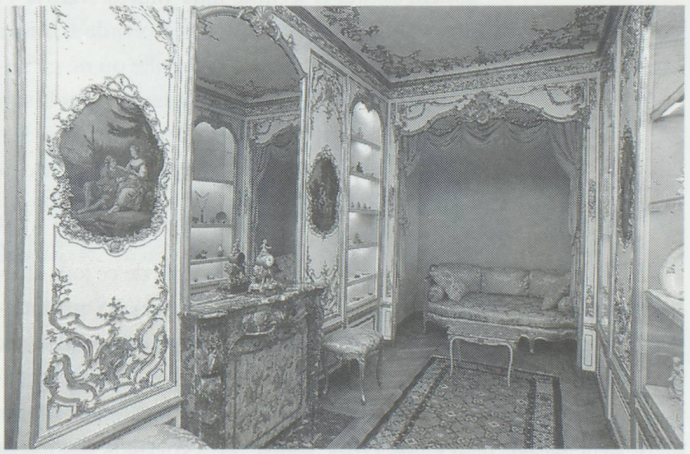
A la droite du salon des perroquets est la principale pièce de l'hôtel, le grand salon de la tapisserie. Orné du portrait de Besenval, on y admire une tenture des Gobelins, exécutée d'après un carton de Le Brun vers 1665 et représentant le renouvellement, en la Cathédrale Notre-Dame de Paris, de l'Alliance entre le Royaume de France et les Treize cantons. Le Roi, empanaché de rouge et dressé sur ses ergots, fait face aux représentants de la Diète, habillés de noir, barbus, sans perruques et sans plumes, mais infiniment dignes. Derrière eux sont des officiers des régiments fournis au Roi par la Diète. Les gens de la suite du Roi, seigneurs et prélats, marquent par leur attitude leur respect aux confédérés, encore si puissants par le fer. Le mobilier du salon est d'époque Louis XVI, en tapisseries brodées au petit point représentant des scènes des Fables de la Fontaine. Il provient de Waldegg et fut racheté en 1938 par la Confédération.

Plus loin se trouve une salle à manger, peut-être dessinée par Brongniard dans le style néo-clas-

Le salon de la tapisserie, pièce centrale de l'édifice et principal salon de l'hôtel. On y admire une grande tapisserie (voir aussi couverture) illustrant le renouvellement de l'alliance entre le Roi de France Louis XIV et les Ambassadeurs des treize cantons suisses (signé le 18 novembre 1663). Cette tenture en basse lisse des Gobelins, exécutée après 1665, fait partie d'une suite de quatorze épisodes de l'histoire du Roi.

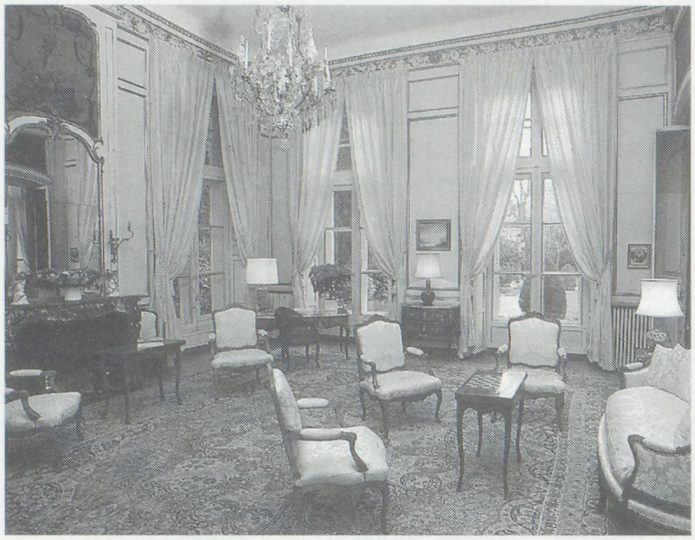
Photo : Eric Curillier





Le Salon de l'Alcôve avec de riches boiseries Louis XV et quatre médaillons dans la manière de Boucher forment un ravissant cabinet parisien néo-rococo qui a dû être mis en place dans la première moitié du 19ème siècle alors que la famille de Montholon était propriétaire de l'hôtel.

Photo : Tzu Chen Chen



Le Salon des Perroquets.

Photo : Eric Cuvillier

La sobre élégance du vestibule est soulignée par des boiseries naturelles et des dalles noires et blanches en pierre de liais.

sique qui lui était cher. Elle s'orne de dessus de porte en stuc peints en camaïeux de tons pastel. C'est dans cette salle que Besenval, le 2 juin 1791, ayant vingt-cinq amis à dîner, dont sa maîtresse la Marquise de La Suze, s'étant senti fatigué, voulut trester dans sa chambre. Les rejoignant toutefois à la fin du repas, drapé dans un drap blanc, il leur déclara : «C'est l'ombre du Commandeur qui vous fait visite». Sur cette dernière plaisanterie il se retira dans ses appartements où il mourut une heure plus tard.

Il faut dire que le Baron soleurois sortait d'une triste épreuve dont on ne lui sait toujours que peu de gré. Commandant les forces assurant la sécurité des provinces hors Paris, Besenval devait également assurer la sécurité intra-muros. Mais le 14 juillet 1789, le général désobéit aux ordres, laissant les insurgés s'emparer de la Bastille où ne gémissaient qu'une poignée de prisonniers sous la surveillance toute paternelle de M. de Launay. Besenval, afin d'éviter une guerre civile, retire de Paris les régiments suisses et français qu'il commandait.

Il fait ainsi une Fête nationale de ce jour chargé de symbole, au lieu d'en faire celui d'un affrontement sanglant dont les conséquences auraient été terribles. Accusé de lèse-nation par l'Assemblée nationale et de haute trahison par les ultras, Besenval est arrêté à Brie-Comte-Robert, sur le chemin de la Suisse où le Roi – qui avait approuvé son attitude – l'avait envoyé pour assurer sa sécurité. Sauvé par Necker, qui revenait en place, Besenval fut finalement acquitté après un long procès. Mais la détention avait usé la santé et l'énergie de cet homme de soixante-dix ans. Jusqu'au bout néanmoins, il porta beau à la rue de Grenelle.

L'hôtel revint, par testament, au Marquis de Ségur, puis au fils de celui-ci, l'enfant naturel de Besenval. Il passa ensuite en différentes mains et notamment entre celles des descendants de Lucien Bonaparte. D'importants changements architecturaux furent opérés dans les années 1860, puis, après son acquisition en 1938 par la Confédération, les bâtiments de la chancellerie furent édifiés par MM. Moreillon et Taillens, architectes, donnant à la cour d'honneur son aspect actuel.

C'est au Ministre Walter Stucki, qui n'aimait sans doute pas l'immeuble à verrières de l'avenue Hoche, que l'on doit d'avoir transféré l'Ambassade en son lieu actuel. Tout précisément, une dame suisse de Paris qui possédait l'immeuble à l'époque, souhaitait le vendre... Walter Stucki n'en profita guère. En 1940 il dut s'exiler à Vichy, où il joua le rôle que l'on sait. La «Légation» de Paris fut provisoirement mise en sommeil, ayant toutefois la lourde tâche de protéger les biens étrangers saisis par l'occupant. Elle reprit toute sa place au sein du monde politique et diplomatique français dès 1945 sous l'autorité de l'historien Carl J. Burcknardt, Ministre plénipotentiaire, et grâce au charme de son épouse, née de Reynold, elle-même fille d'un de ceux qui ont le mieux écrit sur notre pays et sa gloire à l'étranger.

NB : Grâce à l'appui de différentes entreprises suisses exerçant leur activité en France, l'Ambassade a récemment publié une remarquable plaquette sur l'hôtel Chanac-Pompadour-Besenval. Par ailleurs on consultera avec intérêt l'ouvrage de Jean-Jacques Fiechter «Le Baron Pierre-Victor de Besenval» édité par Delachaux et Niestlé à Lausanne et qui comporte une importante bibliographie sur «le plus français des Suisses».